

Théologie de la libération : l'espérance des pauvres *La responsabilité des chrétiens dans un monde en feu - I¹*

par

JEAN-THIERRY VERHELST

Une anecdote tirée de la vie de Dom Helder Camara illustre avec force et simplicité le cœur de la théologie de la libération. Alors qu'il était archevêque de Recife, une paroisse lui demanda de venir présider une célébration de réparation. Des voleurs avaient fait effraction dans l'église paroissiale et jeté à terre les hosties consacrées, avant de dérober le ciboire. Dom Helder accepta et prononça le jour venu la prière suivante :

Seigneur, au nom de mon frère le voleur, je demande pardon. Il ne savait pas ce qu'il faisait, Il ne savait pas que tu es vraiment vivant et présent dans l'eucharistie. Ce qu'il a fait nous touche profondément. Mais mes amis, mes frères, comme nous sommes tous aveugles ! Nous sommes choqués par ce que notre frère, ce pauvre voleur, a jeté les hosties, le Christ eucharistique dans la boue. Mais dans la boue vit le Christ tous les jours chez nous, au Nordeste. Il nous faut ouvrir les yeux.

Il s'agit de découvrir le visage de Jésus-Christ à travers celui des pauvres. Il s'agit aussi de se rappeler que le Rédempteur nous veut co-rédempteurs. A nous de combattre avec lui contre les conséquences du péché, en nous-mêmes et dans le monde. Non par idéologie, mais par amour.

Cette théologie de la libération s'est développée dans les pays d'Amérique latine, puis en Afrique du Sud, aux Philippines et en Corée du Sud ainsi qu'en d'autres lieux frappés par la misère et la dictature². Elle est le fruit de théologiens qui, à partir des années 1970, se veulent solidaires des plus pauvres. Ces théologiens visent à expliciter la foi des communautés chrétiennes qui vivent l'oppression et la misère, mais qui sont portées par l'espérance évangélique. Partant de la conviction que la pauvreté extrême n'est pas une fatalité mais la conséquence de structures sociales et économiques injustes, ces théologiens – catholiques et protestants – font appel aux sciences sociales pour déceler les mécanismes sociaux qui produisent la pauvreté.

Les théologiens de la libération dénoncent non seulement les structures sociales et économiques injustes, mais aussi, et très concrètement, les pouvoirs en place et l'égoïsme de minorités puissantes qui condamnent la majorité des habitants des pays du Sud à des conditions de vie infrahumaines. Le monde actuel n'est donc pas plus civilisé, disent-ils, que quand les hommes réglaients leurs différends à coups de poings et de gourdins. Il est, au contraire, plus dangereux et plus cruel. Le capitalisme, particulièrement sauvage dans les pays du Sud, en est la cause. Ils estiment que les masses du « tiers-monde » ont à recouvrer la dignité humaine que le Créateur leur a donnée.

Nécessité d'une transformation structurelle

Le thème central de cette théologie est la libération en tant que manifestation de la volonté de Dieu envers les opprimés et en tant qu'exigence pour le chrétien. On entend par

¹ Texte paru dans la revue *Le Chemin*, n° 73, hiver 2006.

² Ces quelques notes s'inspirent de la relecture des travaux de l'Eatwot (Ecumenical Association of Third World Theologians) et d'écrits de Gustavo Gutiérrez, Leonardo Boff, Jon Sobrino, Joao Batista Libanio, Helder Camara, Aloysius Pieris, James H. Cone. Les citations de Dom Helder Camara sont tirées de Marie-Jo HAZARD, *Prier 15 jours avec Dom Helder Camara*, Nouvelle Cité, 2003.

le terme de libération tout ce qui vise à desserrer l'étau de l'exploitation économique et de la domination politique qui entrave leur liberté. Cette théologie implique la dénonciation des injustices ainsi que la transformation structurelle des sociétés où règne l'oppression. Elle se voit puissamment encouragée par la déclaration faite par l'ensemble des évêques catholiques d'Amérique latine réunis en 1968 à Medellin, en Colombie. Ceux-ci dénoncèrent « le colonialisme que pratiquent à l'intérieur de notre continent des groupes privilégiés qui maintiennent leurs richesses au prix de la misère de leurs compatriotes ». Une des convictions centrales de la théologie de la libération est qu'il existe, à côté du péché personnel, un péché collectif et structurel, c'est-à-dire une structuration de la société et de l'économie qui cause la souffrance, la misère et la mort d'innombrables frères et sœurs humains.

Voici ce qu'écrit l'archevêque de Recife Dom Helder Camara sur le lien entre l'Évangile et la dénonciation de l'injustice : « Et parce que cette faim, cette misère sont des conséquences des injustices et des structures d'injustice, le Seigneur exige de nous la dénonciation des injustices. Cela fait partie de l'annonce de la Parole. La dénonciation de l'injustice est un chapitre absolument nécessaire de l'annonce de l'Évangile. »

Le Vatican sous Jean-Paul II a approuvé l'affirmation que « l'injustice structurelle ne peut être abolie que par un changement de structures ». Certes, le pape a mis en garde contre les excès de la théologie de la libération, quand elle semblait oublier la dimension spirituelle du combat social et quand elle paraissait flirter avec le communisme ou prôner la violence armée. Mais on ignore souvent que Jean-Paul II eut des paroles extrêmement sévères à l'égard du capitalisme. Quant à Helder Camara, il s'insurgeait contre les chrétiens conservateurs qui lui reprochaient son engagement : « Quand je donne à manger aux pauvres, on m'appelle un saint. Quand je demande pourquoi ils sont pauvres, on m'appelle communiste », disait-il.

La « transformation structurelle de la société » dont il est question signifie, par exemple, le combat politique pour la redistribution des terres aux paysans et l'expropriation des grands propriétaires terriens, la lutte syndicale pour l'instauration des lois régulant le travail et instaurant un minimum de sécurité et de dignité, l'engagement pour l'abolition de la dictature et pour l'instauration des libertés et de la démocratie.

La mise en question des Églises et de leur théologie classique

Les adeptes de la théologie de la libération sont des protestataires au sein même de leurs Églises respectives. Ils disent que les pauvres mettent en question la mission et l'identité de l'Église. Ils dénoncent le fait que les paroisses classiques reflètent des valeurs bourgeoises. Les pauvres ne s'y sentent pas à l'aise : ce n'est pas leur Église. Celle-ci reste souvent silencieuse à l'égard de l'injustice. Ce silence équivaut à un acquiescement et donc à une collaboration avec un système d'oppression qui viole les promesses de l'Évangile. Au mieux, l'Église agit par des œuvres caritatives en faveur des pauvres, mais ce n'est pas suffisant. Elle doit devenir « l'Église des pauvres », dans les pays où ceux-ci constituent la majorité. L'Église doit donc se convertir, sortir de sa neutralité et d'une religiosité intimiste et désincarnée. Ils condamnent la religiosité « privatisante », celle qui réduit le salut à une affaire individuelle et sans rapport avec le contexte social. L'Église rencontre le Christ *dans* les pauvres. Le chapitre 25 de l'Évangile de Mathieu est explicite : ce que nous faisons aux plus pauvres, c'est à Lui que nous le faisons.

Cette conversion de l'Église par les pauvres requiert aussi, affirme la théologie de la libération, une mutation radicale de la théologie. Celle-ci ne peut plus se nourrir de spéculations sur Dieu, inspirées notamment par la philosophie grecque, ni se réduire, comme dans les pays riches, à un discours de type universitaire. La théologie doit être l'expression d'un vécu spirituel, celui d'un peuple qui souffre, qui prie et qui lutte parce qu'il a confiance en Christ mort et ressuscité. Olivier Clément observe que, du point de vue orthodoxe, il s'agit d'une authentique théologie, car elle exprime une expérience de foi et de prière. Elle n'est pas le fruit de théologiens en chambre.

Les théologiens de la libération veulent que la théologie soit celle d'un peuple face à son contexte social immédiat et concret. La théologie ne saurait être anhistorique, disent-ils,

déconnectée du temps présent et des conditions concrètes dans lesquelles vivent les gens, et en particulier les plus pauvres.. Il faut donc « contextualiser » la théologie et inviter les pauvres à se réapproprier la Bible comme une parole de libération et d'espérance qui leur est spécifiquement adressée. Ils découvrent alors que la Bible les aide à comprendre leur rôle dans la société et leur donne un regard critique. Le christianisme a été trop souvent un obstacle à leur libération, voire la cause de leur misère (par exemple la violence spoliatrice de conquistadors brandissant la croix, les marchands d'esclave et les grands propriétaires prêchant la soumission à leur Dieu). Voici ce qu'en dit Dom Helder Camara : « Le paysan, le fils et le petit-fils de paysan de nos régions sont comme des morts-vivants [...] Ils ont appris auprès de leurs parents analphabètes et dans les chapelles de leurs maîtres et seigneurs, qu'il faut être patient comme le fils de Dieu, si injustement traité et mort sur la croix pour nous sauver. Ils en déduisent que telle doit bien être leur vie. Mis à l'école d'un christianisme fataliste, ils conçoivent que les uns naissent riches et les autres pauvres, puisque telle est la volonté de Dieu.» Dès lors, l'évêque brésilien n'a de cesse que ces plus pauvres parmi les pauvres prennent conscience de leur dignité humaine et de leurs droits, car aucune croissance vraiment humaine n'est possible quand on n'a même pas « conscience de vivre à un niveau infrahumain et lorsqu'on ne sait pas qu'on a droit à une vie meilleure, digne vraiment de l'homme. »

L'Église doit devenir ce qu'après les prophètes, le Christ a voulu qu'elle soit : une force libératrice. Faute de cela, les pauvres chercheront hors de la Bible et de l'Église l'énergie qui leur est nécessaire pour résister et pour changer leur réalité.

L'Exode, archétype de la libération

La théologie de la libération s'inspire essentiellement du livre de l'Exode : « J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui réside en Égypte. J'ai prêté l'oreille à la clameur que lui arrachent ses maîtres. Je connais ses angoisses. Je suis résolu de le délivrer de la main des Égyptiens et à le faire monter de ce pays vers une contrée plantureuse et vaste » (Ex 3, 7-8). Il s'agit donc de se libérer de l'oppression (dictature, capitalisme sauvage, etc.) et de cheminer, avec l'aide de Dieu, vers la liberté, la fraternité, la justice sociale, voire des formes de socialisme radical. Il s'agit de s'arracher des mains du « pharaon » actuel, le capitalisme, de traverser la « mer rouge » par un rude combat social pour arriver à la « terre promise » d'une société plus juste et plus conforme à l'Évangile. La pâque du peuple hébreu préfigure la résurrection pascale. Dans « résurrection » se trouve la racine du terme « insurrection ».

Aujourd'hui, l'écroulement du monde socialiste « réellement existant », la déroute des révolutions populaires, la mondialisation et ses inégalités croissantes, l'hégémonie du néo-libéralisme bouleversent l'horizon de la théologie de la libération. Au lieu de penser un projet social unique plus ou moins proche des expériences socialistes révolutionnaires des pays du Sud (par exemple, Cuba, la Tanzanie...), la théologie de la libération s'est mise, au cours de la dernière décennie, à penser la pluralité des projets collectifs. Elle s'est intéressée à l'altermondialisme et au Forum Social Mondial qui s'est réuni plusieurs fois à Porto Alegre (Brésil). Auparavant, il s'agissait du pauvre en général. Désormais, il est question du Noir, de l'Amérindien, de la femme en tant qu'opprimés.

Les théologiens de la libération découvrent aussi l'importance de l'écologie. Ils sortent ainsi du carcan intellectuel trop matérialiste et trop rationaliste d'un certain marxisme, tout en conservant sa critique sociale radicale et son idéal de fraternité humaine. Ils acquièrent, surtout avec Leonardo Boff nourri de spiritualité franciscaine, et à la requête des communautés de base notamment amérindiennes, une sensibilité cosmique, que les orthodoxes qualifieraient (avec le philosophe religieux russe Serge Boulgakov) de « pan-enthéiste ». Ils s'ouvrent à d'autres cultures, moins marquées par la philosophie des Lumières et son projet de maîtrise et de progrès effréné. La théologie de la libération acquiert des caractères plus « féminins », tout en conservant son ardeur révolutionnaire. Les communautés chrétiennes de base restent le lieu privilégié de cette théologie. De nombreux membres les ont quittées cependant, pour rejoindre des mouvements pentecôtistes plus conservateurs sur le plan social, mais plus chaleureux dans l'expression de la foi. Dès lors,

des « alléluias » de louange sont venus enrichir le répertoire de ces communautés de base jadis habituées surtout à des chants de lutttes et d'espérance terrestre.

Plus récemment, des théologiens latino-américains tels que Enrique Dussel ou Franz Hinkelamert ont élargi le propos. Il ne s'agit pas seulement de refuser le système capitaliste et matérialiste et d'opter pour une société plus juste. Il s'agit avant tout de refuser la mort et les forces de mort. Ces dernières sont multiples, qu'il s'agisse du surarmement des États ou de la violence faite aux pauvres, de l'obsession du profit et du pouvoir, de l'hyper-compétitivité élevée en *diktat*, de la destruction de l'environnement. Ces théologiens développent avec les communautés de base une prière et une pensée qui célèbre la vie et les forces de vie. Dieu veut la vie et est l'ennemi de tout ce qui apporte la mort. Le capitalisme mondialisé est une fausse « religion », sans transcendance mais d'essence sacrificielle. La théologie de la libération démasque la supercherie de la mondialisation néolibérale qui conduit à bénir les riches et à punir les pauvres. Elle oppose aux forces de mort, mobilisées par Mammon, la force de Vie du Dieu de la Bible qui a « entendu les cris de son peuple ». Ce Dieu de vie invite à se mettre debout. Il donne force et sens à l'être pascal qui continue, malgré les apparences, à croire dans la vie.

Une spiritualité de la libération

« Qu'as-tu fait ? Écoute le sang de ton frère crier du sol vers moi » (Gn 4, 10). Cette question est reprise maintes fois par les théologiens de la libération, car elle appelle le chrétien à la conversion. Elle dit que la pauvreté de ce monde, loin d'être le produit du hasard, est la conséquence des actions injustes et pécheresses de l'être humain. Jon Sobrino dit aux nantis de « reconnaître cette vérité » et à « ne pas maintenir la vérité captive dans l'injustice » (Rm 1, 18). Les pauvres, « rebuts de l'humanité », sont crucifiés, dit ce théologien d'Amérique centrale au moment où le dictateur au pouvoir au Guatemala, appartenant à une Église réformée, commettait de véritables massacres à l'égard des habitants (principalement indiens) de son pays.

De tels événements, hélas si fréquents, montrent qu'il y a du péché dans la réalité de ce monde. Certes, le péché n'est pas le tout de cette réalité. Mais tant qu'on ne l'a pas perçu comme un péché flagrant, un « péché structurel » (c'est-à-dire inscrit dans les structures économiques et sociales), on n'est pas encore arrivé à découvrir la mise en question radicale qui nous est adressée. Le monde doit changer. Le *statu quo* est scandaleux. Les pauvres ne sont pas qu'un « problème », ajoute Jon Sobrino. Les pauvres sont, pour le chrétien, « le lieu historique de Dieu ». C'est en eux qu'on rencontre le Christ. Ils sont les aimés de Dieu. Comme le Christ, ils portent le péché du monde. Cette dernière pensée a inspiré au prêtre franco-brésilien Fredy Kunz une pensée à partir des quatre chants du Deutéro-Isaïe (Is 55ss). Elle allie théologie et mystique. Il l'a appelée la « mystique du Serviteur souffrant »³. Frédy Kunz disait au sujet de son action et de la fraternité qu'il a créée : « La théologie de la libération, c'est la tête. L'action non violente gandhienne, ce sont les pieds. La mystique du Serviteur souffrant, c'est le cœur. »

Gustavo Gutierrez, le fondateur péruvien de la théologie de la libération, insiste sur le fait que notre action en solidarité avec les pauvres, ne relève pas d'une simple « dimension sociale de la foi ». Il ne s'agit pas de quelque vertu morale. Il s'agit d'un face-à-face, d'une rencontre avec Dieu au cœur d'une action portée par l'amour.

Les théologiens de la libération insistent sur le fait que la solidarité active relève d'un amour authentique qui les a amenés à partager, au moins partiellement, les conditions de vie des exclus. Ce don va de pair avec de l'affection et de la tendresse. Sans cette amitié et cette proximité, au sein des favelas, des taudis et des campagnes où règnent la faim et la misère, il peut certes y avoir des actions bien intentionnées, mais ne restent-elles pas froides et impersonnelles ? La théologie de la libération met ainsi en question à la fois les « bonnes œuvres » caritatives, les « projets de développement » parachutés d'en dehors des

³ Il existe, également en Europe, une Fraternité du Serviteur Souffrant. Voir au sujet de cette « mystique du Serviteur Souffrant » : Michel BAVAREL, *Frédy Kunz, Alfredinho et le peuple des souffrants*, Editions Ouvrières, 1991.

communautés ainsi que l'action volontariste mais parfois impitoyable de certains partis révolutionnaires se considérant comme « l'avant-garde » du peuple.

Cette rencontre de Dieu dans les pauvres implique une ascèse, un travail sur soi. L'homme se décentre et trouve sa propre réalisation en se donnant à autrui. Chemin faisant, le chrétien aura à se demander s'il veut vraiment supprimer la douleur d'autrui et s'il cherche réellement sa libération et non pas avant tout – même subtilement – le sens de sa propre vie (même si, en fait, on trouve ce sens dans cette pratique). Le pauvre est celui qui, d'une façon très concrète, place l'être humain devant l'alternative de se choisir lui-même ou de choisir l'autre, d'accepter ou non des expressions évangéliques aussi simples qu'« il y a plus de joie à donner qu'à recevoir ». Tout ce chemin ascétique n'est pas une chose aisée. Le pauvre est tellement autre qu'il exige le décentrement de soi. En outre, l'engagement pour la justice, peut coûter cher en termes de réputation et de statut social. Nombreux sont ceux qui ont été l'objet de calomnies comme Dom Helder Camara traité « d'évêque rouge », voire d'attentats criminels, tel que Mgr Oscar Romero du Salvador, fauché à la mitrailleuse alors qu'il célébrait la messe à l'autel. La mort et le martyr sont des réalités qu'un amour libérateur prend en compte : des milliers de laïcs, de religieuses et de prêtres ont versé leurs sang pour leurs frères et sœurs appauvris. Ils ont affronté courageusement les pouvoirs en place. Ils ont été les victimes des « escadrons de la mort » qui assassinent au service des riches et de certaines multinationales, quand celles-ci ne reculent devant rien pour protéger les privilèges exorbitants dont elles jouissent dans certains pays du Sud.

L'action non violente, violence des pacifiques

S'il y eut des chrétiens engagés qui, tel le prêtre colombien Camillo Torres, n'hésitèrent pas à rejoindre un mouvement armé de libération, d'autres se prononcèrent pour l'action non violente. Dom Helder estime qu'il faut opposer la force de la non-violence active aux trois violences dont souffrent les pauvres : la violence des oppresseurs dont la richesse se nourrit de la misère de leurs concitoyens ; la violence du monde riche contre les pays du Sud à travers des échanges commerciaux injustes et l'exploitation des ressources naturelles ; la violence perpétrée pour les États au nom de la défense de l'ordre établi, qui conduit à qualifier de subversion toute tentative de changement de cet ordre.

A l'exemple de Martin Luther King et du mahatma Gandhi, il faut opposer à ces trois types de violence celle que le frère Roger Schütz de Taizé appelait « la violence des pacifiques ». Elle se situe dans la perspective évangélique du pardon. Elle vise, en définitive, la réconciliation et la paix, mais fondées sur la justice. L'action non violente implique, par exemple, le refus d'obéir à la loi, le non-paiement de l'impôt, la grève générale, la dénonciation publique des abus – au risque de sa vie – et toujours le dialogue inlassable avec les agents plus ou moins conscients du pouvoir injuste.

Cette non-violence accepte qu'il puisse y avoir des victimes dans ses rangs, mais elle se refuse à en faire dans ceux de l'adversaire. « Il n'y a pas de victoire contre l'oppression et les structures d'injustice sans sacrifice. Les sacrifices acceptés par la non-violence préparent mieux l'avenir et la réconciliation que les sacrifices imposés par la violence ». Mais la non-violence n'est jamais lâcheté ni immobilisme. « Une non-violence qui ne se préoccuperait pas d'être vraiment une action capable de faire l'histoire serait encore du « passivisme » déguisé sous de grands principes et de beaux sentiments », précise Dom Helder.

Quelle espérance dans le monde actuel ?

Voyant comment va le monde aujourd'hui, pourquoi ne pas se résigner ? Comment ne pas verser dans le désespoir et le cynisme ?

Ce sont les pauvres, disent les théologiens engagés, qui maintiennent la véritable espérance : « L'espoir des pauvres ne périt jamais », affirme le psalmiste (Ps 9, 19). Les pauvres pour lesquels survivre est une tâche première et mourir le destin le plus proche, ont et maintiennent une espérance surprenante. Leur espoir et leur courage sont certes confortés par des victoires partielles et des solidarités concrètes faites de joie fraternelle et d'entraide. Mais les racines de leur espérance se nourrissent aussi d'une autre sève : un acte premier de confiance en un Dieu Père. Ils pressentent et nous enseignent que la justice

et la bonté existent au fond de la réalité et que, malgré tout, le bien est plus originel et plus puissant que le mal. Dans les communautés chrétiennes de base, des gens quelquefois se lèvent et disent qu'ils acceptent que le vrai salut passe aussi par leur propre crucifixion. Certains expriment parfois en paroles parfaitement explicites que c'est le Serviteur souffrant qui donne la véritable espérance. Rien de tout cela ne leur enlève leur dynamisme pour travailler activement à la libération. Ils intègrent le scandale de la croix dans leur espérance, car ils savent – mieux que les nantis – que la croix est enceinte de la résurrection.

Les théologiens qui rapportent ces dires, ajoutent humblement qu'en définitive, c'est à une « théologie négative de l'espérance » qu'ils aboutissent : l'apophatisme (le non-dire) devant le mystère de la souffrance et devant l'espérance. Une chose leur paraît certaine : en dernière analyse, l'espérance vit de l'amour. Celui qui aime les pauvres de manière radicale et désintéressée fait quelque chose d'absolument bon, qui sera accueilli pour toujours dans l'histoire du Salut. Celui qui agit par amour et dans l'espérance est en train de dire que le mystère ultime de la réalité est un mystère de bonté et de salut.

Thierry Verhelst